

Les Arts et La Littérature

*chez les franco-américains
de la nouvelle-angleterre*

Lorenzo de Nevers

Lucien Gosselin

Juliette Albert

Robert Goulet

Rudy Vallée

Rosaire Dion-Lévesque

Anna Duval-Thibault

Camille Lessard-Bissonnette

Jean Kérozac

The activity ,which is the subject of this publication was supported in whole or part by the Office of Education. U.S. Department of Health. Education and Weifare. However, the opinions expressed herein do not necessarily reflect the position or policy of the Office of Education, and no official endorsement by the Office of Education should be inferred.

The National Assessment and Dissemination Center for Bilin~ual Education is a special ESEA, Title VII project funded by the U.S. Office of Education through Lesley College, Cambridge, Mass, and the Fall River, Mass., Publit, School System.

This publication was developed and printed with funds provided by Title Vii of the Elementary and Secondary Education Act of 1965, as amended.

1977

National Assessment and Dissemination Center ESEA, Title VII - Assessment Lesley College, 9 MeIlen Street, Ca,nbridge, Mass. 02138 - Dissemination: 385 High Street, Fall River, Mass. 02720 - National Materials Development Center for French and Portugese, 168 South River Road, Bedford, New Hampshire, 03102.

To the teacher:

This ideal multi-media package features a few Franco-Americans who have made a name for themselves in the arts and literature. The list offered is by no means exhaustive but one has to begin somewhere and that ((somewhere)) was pointed Out by Paul Chass~ and Claire Quintal who authored a series of twelve cameos reflecting the many and varied contributions made by Franco-Americans. One of the twelve was chosen as a model: *Les arts et la liaerature chez les Franco-Aniericairis de la Nouvelle-Angleterre*.

Of the many interesting people the author Paul Chass~ of Rhode Island College has named in the introductory section, the National Materials Development Center has chosen eight for illustration: one sculptor, two painters, one singer, two poets and two novelists. The format is truly a multi-media one; print materials (both textbooks, for teacher and student, include the following: introduction, biographies and excerpts of literary works), sound recordings of all the print materials, and slides vividly portraying the artistry of the sculptor and painters.

You will notice that each section is quite independent one from the other and therefore, it is left up to the discretion of the teacher(s) to begin with whatever section suits the purpose at any one time. However, it is suggested that the teacher(s) should use the introductory section as a point of departure perhaps showing the slide of the portrait of each artist represented in the package. Call it an ((overture)) if you will. It should be noted that a list of possible activities is appended to the introductory section. It is a short list but we are confident that teachers and students can easily imagine much more.

There are three levels of language difficulty: a. the language of the introductory section, b. the biographies, and c. the poems and excerpts of Canuck. None of theabove should pose any problems to the high school students following a standard curriculum. It might be somewhat ~easier for students whose language at home is French or a dialect thereof.

The teacher(s) should try to stress the point that Franco-Americans have contributed much to the arts and literature of this country and that everyone, especially those of French ancestry, should be proud of the heritage of these valiant people. Secondly, students should be encouraged to use these artists as models of sculpting, painting and writing.

The first Section of the package serves not only as an introduction to the subsequent sections but also as the nucleus to the whole unit. Following are brief descriptions of the sections:

section one: introduction by Paul Chass~

section two: the sculptor Lucien Gosselin (with slides, and biography on cassette)

section three: the painter Lorenzo de Nevers (with slides, and biography on cassette)

section four: the painter Juliette Albert (with slides, and biography on cassette)

section five: the singer Rudy VallAe (one slide, biography and songs on cassette)

section six: the poet Rosaire Dion-L~vesque (one slide, biography and poems on cassette)

section seven: the novelist Camille Lessard-Bissonnette (one slide, biography and excerpts on cassette)

section eight: the poet Anna Duval-Thibault (one slide, biography and poems on cassette)

section nine: the novelist Jack KArouac (one slide, biography and excerpts on cassette)

section ten: a soir~e canadienne from Lewiston, Maine (with slides and music of the soir~e on cassette)

**Les Arts et La Littérature
Chez Les Franco-Américains
de la Nouvelle-Angleterre**

**(Module expérimental
destiné aux élèves dans les
écoles-secondaires
américaines)**

Production du:

**Centre National de Développement de Matériel
pour les langues française et portugaise**

an  publication

**Texte du
Dr Paul Chassé**

Enregistrement par Julien Olivier

**Avec la coopération du
Dr Claire Quintal, Directrice
Franco-American Ethnic
Heritage Studies Program**

Adaptation audio-visuelle de Renaud S. Albert

LES ARTS ET LA LITTÉRATURE

Les beaux-arts et la littérature font partie de la vie culturelle des Franco-Américains depuis leur arrivée aux États-Unis. De même que tous les Américains n'assistent pas à l'opéra ou ne considèrent pas la reproduction d'une boîte de conserve sur un tableau comme une œuvre d'art, il est bon de noter qu'il en est ainsi des Franco-Américains.

Remarquons, toutefois, que même si les Franco-Américains ont été économiquement défavorisés pendant plus d'un siècle et plusieurs le sont encore ils n'ont jamais été «dépourvus de culture». Encore une fois, le mérite en revient à leurs églises et à leurs écoles, à leur presse et à leurs sociétés.

Par exemple, des milliers d'entre eux ne se sont jamais inscrits à un cours d'orientation musicale, mais, soit à l'occasion d'une fête religieuse, soit pour un anniversaire ou une réunion paroissiale, ces mêmes milliers de personnes ont pu apprécier les Messes ou les Requiems des plus grands maîtres, à savoir: Bach, Berlioz, Charpentier, Des Prés, Franck, Gounod, Haydn, Liszt, Mozart, Palestrina, Rossini, Schubert, Verdi et Vivaldi.

Ordinairement, on présentait à son public, dans des salles comblées, des programmes de trois jours où l'on affichait opéras, opérettes, concerts, drames ou comédies du dix-septième siècle, des chants folkloriques ou traditionnels, de la danse, des contes, des débats oratoires, des conférences sur tous les sujets imaginables. Et souvent, faute de place, plusieurs paroisses devaient louer un théâtre local ou un amphithéâtre municipal pour accommoder leurs auditoires. Même de nos jours, on vend les billets de la «Soirée canadienne» de Woonsocket des semaines à l'avance, de sorte qu'on trouve le guichet fermé chaque soir de la présentation.

Souvent, les noms se perdent avec le temps, mais plusieurs ont survécu aux assauts de l'histoire pour nous rappeler la contribution culturelle de ce groupe minoritaire. Lorsque nous parlons de chant ou de musique, tout le monde connaît Robert Goulet, ou Rudy Vallée, qui, jusqu'à ce jour, n'oublie jamais l'accent aigu en signant son nom.

Quelques-uns se rappellent le bariton extraordinaire qu'était Conrad Thibault qui a charmé ses auditeurs radiophoniques pendant plusieurs années aux programmes Show Boat, Firestone Hour, RCA Victor Show, Carnegie Hall et The American Hour. D'autres se souviennent d'Emile Côté qui chantait avec Jessica Dragonette, ou avec Jane Froman à la NBC, ou avec l'orchestre de Paul Whiteman.

Ceux qui savent que Bernard Pichéa donné deux cents concerts à travers le Middle-West et la Nouvelle-Angleterre ne savent peut-être pas qu'on a reconnu ses talents de virtuose au piano et à l'orgue en lui octroyant la Médaille d'Or et le Grand Prix d'Europe. Et qui se souvient que le maître violoniste du jour, Chambord Giguère, avait rapporté le premier prix du Conservatoire de Bruxelles en 1901. Ou que même ses critiques les plus farouches appelaient Camille Girouard «l'Ezio Pinza de la Nouvelle-Angleterre»!

Alors que nous admirons aujourd'hui les talents de notre contemporain, le compositeur et directeur de chant, C. Alexandre Péloquin, aurions-nous oublié certains de ses prédécesseurs doués, tels que Rodoïphe Pépin, Ernest Philier et Alfred Plante qui ont composé toute une variété de messes, de motets, de rapsodies, de pots-pourris, ou Adélar Harpin qui a dirigé le Philharmonic Choral Society <un chœur de presque cinq cents voix> et qui a donné des concerts avec l'Orchestre symphonique de Boston? Tous ces hommes figurent comme un hommage retentissant aux humbles organistes et directeurs de chant franco-américains à travers la Nouvelle-Angleterre qui se sont efforcés, et le font encore, de créer un atmosphère de beauté pour ce peuple sensible qui les entoure.

On aime à rappeler avec un certain orgueil que l'auteur de l'hymne national canadien, I, O CANADA, n'est nul autre que ce même Calixa Lavallée qui avait fait partie du 4e Régiment du Rhode Island pendant la Guerre de Sécession et qui était devenu directeur du Grand Opera House de New-York, avant de rentrer vivre ses dernières années et mourir à Lowell. Mais c'est avec autant de fierté qu'on répète cette fable à la Cendrillon de l'humble petite Franco-Américaine. Emma Lajeunesse, qui devait prendre le nom d'Albani avant de commencer sa carrière de cantatrice qui devait la conduire à la cour de presque tous les souverains de l'Europe même celle de la Perse. Liszt, Gounod, Brahms et Dvorak comptaient parmi ses admirateurs les plus fervents. Lorsque la reine Victoria est décédée en 1901. c'est le roi Edward VII lui-même qui a demandé à Albani (qui était devenue l'épouse du propriétaire de Covent Garden et qui habitait Londres) de chanter aux funérailles de la reine.

On trouve également plusieurs noms franco-américains et des récits de succès dans le monde du théâtre. Comment oublier ce jeune Marc Fréchette (Zabriskie Point) qui aurait pu devenir le James Dean franco-américain du cinéma, ou Frank Fontaine, cet acteur de CBS que l'on pouvait applaudir au Copacabana et au Mocambo avant qu'il devienne vedette pour MGM. Et pourquoi ne pas penser aux Painchaud du Maine et aux Pincince du Rhode Island.

Pourtant, les manchettes nous ramènent encore une fois à une jeune fille, celle-ci de Holyoke. Il s'agit d'Eva Tanguay qui est devenue une grande vedette: c'est elle qui a joué le rôle principal dans les Ziegfeld Follies de 1909 et qui était une des actrices les mieux salariées de l'Amérique en 1913. Elle est morte millionnaire. Au cours du siècle dernier, un grand nombre de personnes religieuses et laïques ont entrainé, dirigé et servi de répétiteurs pour des milliers de jeunes étudiants franco-américains, leur enseignant à chanter, à interpréter, à danser, à divertir, et à jouer de la musique instrumentale. Voilà un aspect du milieu culturel de ce groupe minoritaire

Si on semble avoir négligé la peinture, rappelons-nous que, même selon les programmes scolaires des écoles publiques de l'époque, on apprenait moins à dessiner qu'à lire, écrire et compter. Pourtant, c'est un artiste franco-américain de Manchester, Lucien Gosselin, qui a rapporté le premier prix du Salon des Artistes Français à Paris dès 1915, et Gérard Doyon, également de Manchester, qu'on a louangé pour son exposition de 1951, à Paris.. Encore qu'il y ait de nombreux artistes de la trempe d'Ida Croft qui demeurent inconnus en dehors de leur milieu malgré la qualité de leurs tableaux ou autres oeuvres d'art.

Le plus grand peintre franco-américain, c'est Lorenzo de Nevers de Central Falls. On se le rappelle surtout pour ses portraits, par exemple, ceux du roi Alfonso XIII, du président Franklin D. Roosevelt, du gouverneur Thomas E. Dewey, etc. Mais on ne saurait à peine se rendre compte de la valeur de son oeuvre sans cette petite anecdote qui nous rappelle que, un jour, de Nevers avait vendu son portrait du roi Albert pour la somme de trois cent cinquante dollars pour apprendre, plus tard, qu'on l'avait acheté à une vente à l'encan (aux enchères) pour le montant de trois cent dix mille dollars.

L'artisanat, surtout toutes sortes de travaux à l'aiguille, a toujours joué un rôle important dans la vie de la femme franco-américaine. Que de récits raconte-t-on encore de femmes réunies à domicile pour fabriquer de ces merveilleux tapis au style primitif ou pour piquer des couvre-pieds. La plupart des paroisses franco-américaines ont présenté, à un moment ou l'autre, des expositions du travail fait à la main par les femmes de la paroisse: tricot, crochet, broderie, petit-point, etc. Les hommes, par contre, semblent moins portés vers l'artisanat. N'empêche que plusieurs revues nationales et le New York Times ont rendu hommage au jeune Henri Vaillancourt de Greenville (N.H.) pour «son obsession à construire des canoes d'écorce de bouleau», façonnés de manière méticuleuse comme les faisaient les Indiens des siècles passés.

En littérature, l'auteur le plus important et le plus en vue c'est, sans aucun doute, Jean-Louis «Jack» Kérouac, le «père de la génération beat» qui exerce encore aujourd'hui une influence prépondérante sur le comportement de la jeunesse. Ce jeune Franco-Américain de Lowell, dont la réputation ne cesse de grandir malgré sa mort en 1969, ne parlait que le français avant l'âge de six ans et, dit-on, «avait un accent» alors qu'il fréquentait l'école secondaire. L'arrière-plan de son premier roman The Town and the City se situe au nord de Boston.

Tout le monde connaît Grace Metalious, l'auteur du roman scandaleux projeté à la télévision, Peyton Place, mais qui sait que ce même auteur du roman No Adam in Eden s'appelait de Repentigny avant son mariage et qu'elle habitait Manchester? Paul Théroux, auteur du roman The Great Railway Bazaar qui figure sur la liste établie par les rédacteurs du New York Times Book Review des dix meilleurs livres de l'année 1975, avoue candidement que son grand-père travaillait dans les usines de Nashua, et Will Durant, l'auteur inimitable de cette oeuvre gigantesque, Story of Civilization, se rappelle très bien avoir été un petit Franco-Américain de North Adams (Massachusetts) qui ne parlait que le français jusqu'à l'âge de onze ans.

Robert Fontaine, l'auteur du roman et de la pièce The Happy Time, est de Mariboro. Ce dramaturge de Broadway était déjà l'auteur de quelques trois cents contes et sketches radiophoniques pour NBC avant d'accepter d'écrire pour Columbia Pictures. Emile Gauvreau, qui devait écrire My Last Million Readers et What So Proudly We Haïled, était rédacteur-en-chef du Hart-ford-Courant à l'âge de trente ans et c'est lui qui a fondé le premier poste de radio (WDAK) du pays qui soit affilié à un journal. C'était en 1922 et il n'avait que trente et un ans.

Avant la deuxième guerre mondiale, la plupart des écrivains franco-américains ne publiaient qu'en français et leurs romans décrivaient les vicissitudes de l'immigrant nouvellement arrivé aux Etats-Unis. Canuck, le roman de Camille Lessard-Bissonnette, publié en 1936, a connu un grand succès parce que le titre lui-même semblait représenter la première révolte culturelle des «Canadiens français» de la Nouvelle-Angleterre qui se moquaient enfin de cette épithète soi-disant péjorative qu'on leur lançait à tout propos depuis bon nombre d'années.

D'autre part, certains romanciers ont publié en anglais, tels Vivianne Lajeunesse-Parsons du Michigan dont le roman Lucien a connu la gloire d'être un best-seller pendant des semaines, au point d'exiger trois nouveaux tirages en trois mois, et dont le roman Not Without Honor a connu un très grand succès; Jacques Ducharme du Massachusetts dont les romans Delusson Family et Shadows of the Trees nous rappellent la vie franco-américaine en Nouvelle-Angleterre; Robert Cormier, l'auteur de Now and at the Hour et Take Me Where the Good Times Are; Gertrude Côté du Maine, auteur de As I Live and Die; ou Albéric Archambault du Rhode Island qui a fait paratre Mili Villag.

Les poètes franco-américains s'en sont mieux tirés, et presque tous n'ont publié qu'en français. Pourtant, le premier recueil de poésie franco-américaine, les Fleurs du Printemps (1892) d'Anna-Marie Duvaî-Thibault, est une édition bilingue. Joseph-H. Roy a suivi l'exemple des poètes symbolistes alors que Joseph-A. Girouard et Georges Boucher se sont inspirés des poètes romantiques. La prose poétique d'Henri d'Arles est aussi délicate que la dentelle d'Afençon et les vers d'Aristide Magnan ne nous laissent point oublier le tonnerre des alexandrins de Voïtaire.

Louis Dantin, peut-être le plus célèbre de nos écrivains, a introduit un certain parfum exotique dans sa poésie alors que Rosaire Dion-Lévesque reste sans doute le plus grand poète franco-américain de la Nouvelle-Angleterre. Rodoïphe-Louis Hébert associe un style classique à des images contemporaines. Le rythme moderne des vers de Claire Quintal rehausse leur perspicacité psychologique, alors qu'on dit que le recul introspectif et les poursuites philosophiques de Paul-P. Chassé révèlent un symbolisme mélancolique.

Il y a, de nos jours, plusieurs jeunes qui poursuivent les Muses, Ils savent que la Beauté et la Vérité sont universelles mais ils constatent aussi l'importance de leur ethnicité et cherchent à incorporer dans leurs oeuvres. C'est ainsi qu'un jeune poète fera jouer le thème ethnique dans l'éloge d'un jeune drogué franco-américain qui meurt et le poète se demandera s'il y a là le

symbole d'une tentative de fuir son ethnicité; un jeune organiste ajoute fièrement des cantiques de Noël français à son répertoire; un jeune peintre trouve essentiel de faire un pèlerinage au Québec pour se retremper aux sources. Et notre pays continue à se développer du point de vue culturel dans la mesure où il accepte et apprécie ces contributions multiples à notre héritage national.

TRAVAUX

1. **Fouillez les journaux locaux** dans le but de trouver un compte-rendu des pièces, des concerts, et/ou autres événements culturels franco-américains dans votre milieu et:
 - a) Préparez un carnet de découpures pour chaque décennie;
 - b) Comparez ces événements à ceux d'autres groupes ethniques.
2. Préparez une courte biographie d'un artiste (ou écrivain) local.
3. Causez avec une ou plusieurs personnes âgées qui puissent vous renseigner sur leur participation à ces activités culturelles et racontez ces souvenirs en classe dans un rapport oral.
4. Que votre classe organise une conférence publique par un artiste (ou écrivain) local.
5. **Cherchez** à retrouver de vieilles photos ou des pancartes de ces événements culturels pour préparer une exposition à l'école ou à la bibliothèque.

Copyright 1975

par

Paul P. Chassé

Monsieur Gosselin a laissé à Manchester, New Hampshire, les plus beaux exemples de son art. Sculpteur franco-américain très connu, Lucien Gosselin est né à Whitefield, New Hampshire, le 2 janvier 1883. Très jeune, il vint à Manchester, New Hampshire, avec sa famille où son père trouva de l'emploi dans les usines Amoskeag. Etudiant à l'ancienne Académie Saint-Augustin, Lucien démontra son talent de peintre d'abord. Mais il y avait en lui ce don de la «troisième dimension»; la sculpture. D'ailleur sa mère, Lucrèce Hébert, était la soeur du grand sculpteur canadien-français, Philippe Hébert. Le talent est-il héréditaire? Sa vie privée ne nous est pas très connue, cependant nous savons qu'avec l'aide de plusieurs amis de Manchester, M. Gosselin fut admis à l'Académie Julian, à Paris, en 1911. Ses martres furent les meilleurs de l'Europe à cette époque et les oeuvres de l'étudiant Gosselin furent bientôt récompensées par ceux-ci, car il remporta plusieurs prix et médailles d'or. Après cinq ans, soit en 1916, ce jeune sculpteur revint à Manchester où il installa son atelier. M. Gosselin est mort subitement le 26 mars 1940. Ses oeuvres sont aujourd'hui admirées dans la Nouvelle-Angleterre et dans l'Etat de New-York. Voici pour débiter les monuments les plus admirables dans la ville de Manchester, New Hampshire: d'abord le Monument du Poste Jutras, au cimetière Mont Calvaire, ensuite le Monument des Soldats de la Première Guerre Mondiale, puis la Statue équestre du général Pulaski et le buste Sweeney. Et à Faïl River, Massachusetts, le Monument du Sacré-Coeur devant l'église catholique Notre-Dame de Lourdes.

Diapositives:

1: photo de l'artiste

2,3 et 4: Monument Puâski à Manchester, N.H.

5,6,7 et 8: Monument de la Première Guerre Mondiale à Manchester, N.H.

9 et 10: Monument du Poste Jutras, Mont Calvaire à Manchester, NH.

11: buste Sweeney à Manchester, N. H.

12,13,14,15 et 16: Monument Sacré-Coeur à Faïl River, Mass.

LORENZO DE NEVERS peintre

Parmi les artistes franco-américains~ un portraitiste et paysagiste très connu est Lorenzo de Nevers. Né le 13 juin 1877 à la Baie-de-Febvre, maintenant Saint-Elphège, dans la Province de Québec, Lorenzo est venu s'installer avec sa famille à Central Falis, Rhode Island, en 1898. Le talent de Lorenzo se fit valoir à un très jeune âge. On raconte même que son père l'avait puni d'avoir volé sa première peinture, car, disait-il, elle était trop bonne pour un garçon de son âge. Ce fut son frère Edmond qui reconnut son talent comme extraordinaire et il l'invita à le rejoindre à Paris. M. de Nevers y resta pendant 15 ans comme étudiant à l'Académie Julian et aux Beaux-Arts. Il avait comme confrères de classe à Paris, Pablo Picasso et Alphonse XIII. Revenu aux États-Unis en 1914, il installa son atelier à New York et plus tard à Central Falis et à Montréal. Une de ses meilleures peintures, faite en 1920, est maintenant au Vatican. Il donna comme cadeau sa «Sainte Face» (ou «Résignation de Jésus) au Pape Pie XII en 1939. Pie XII, en le remerciant, lui voua que sa peinture l'inspira à la méditation beaucoup plus que celles des autres grands maîtres. Ses portraits les plus connus sont ceux de Franklin D. Roosevelt et Dwight D. Eisenhower au musée John F. Kennedy à Waltham, Massachusetts. Il faut aussi ajouter les portraits de nombreux monarques européens de son époque. Lorenzo de Nevers mourut à l'âge de 89 ans, le 29 mars 1967, à Woonsocket, RI.

Diapositives:

- 17: photo de l'artiste
- 18,19 et 20: Sainte Face
- 21: Msgr. Keough
- 22 et 23: Dwight D. Eisenhower (JFK Memorial Library. Waltham, Mass)
- 24,25 et 26: Franklin D. Roosevelt (JFK Memorial Library, Waltham, Mass.)
- 27: Dimanche des Rameaux
- 28: paysage
- 29: Josephat Benoit, ancien maire de Manchester, N.H.

Vous, les étudiants d'aujourd'hui, vous ne connaissez peut-être pas Rudy Vallée. Mais demandez à vos grands-parents s'ils connaissent Rudy Vallée? Ils vous diront sûrement «oui»

et ils vous mentionneront surtout deux chansons que ce célèbre chanteur franco-américain a fait siennes: The Marne Stein Song et The Whiffenpoof Song.

Hubert Prior Vallée est né à Island Pond, Vermont, près des frontières du Canada, le 28 juillet 1901. Il a adopté le nom Rudy en honneur d'un célèbre saxophoniste qui portait ce nom. Tout jeune, Rudy déménagea avec Sa famille à Westbrook, Maine, où son père, Alphonse Vallée, ouvrit une pharmacie. Le premier instrument musical de sa vie, fut un petit tambour qu'on lui donna à l'âge de 4 ans. Il apprit à jouer d'autres instruments, tel que le piano, la clarinette et le saxophone. Les études à Westbrook High School n'étant guère intéressantes, Rudy devint matelot en 1917 pour être renvoyé chez lui quelques semaines plus tard parce qu'il n'avait que 15 ans.

De retour à Westbrook, Rudy Vallée travailla à Portland, Maine, dans un théâtre. Mais là s'ouvrit le monde musical et en 1920, il faisait partie de l'orchestre Strand Theater, comme saxophoniste. L'année suivante on le voit comme élève à l'université du Maine et encore à Vale. Pour payer ses frais scolaires, il joua dans divers orchestres à New York et à Boston.

C'est à la radio que M. Vallée connut ses premiers grands succès; ici il suffit de citer les programmes à la radio qui firent la popularité de Rudy Vallée avec son orchestre, Connecticut Yankee: Fleischmann Hour, Heigh-Ho Club, The Seastest Hour, Villa Vallée. Pendant la deuxième guerre mondiale, il devint chef d'orchestre de l'Eleventh Naval District Coast Guard Band, et se renommée grandit par tous les camps militaires.

Si vos grands-parents n'ont plus à ajouter, peut-être que vos parents maintenant pourront parler de Rudy Vallée comme célébrité du cinéma, de la télévision et de Broadway. Se souviennent-ils des films The Bachelor and the Bobbysoxer, I Remember Mama, Father was a Fullback, Mother is a Freshman? Des programmes Ed Sullivan Show et Kraft Theater Productions? De la pièce How to Succeed in Business Without Really Trying? Il ne faut pas oublier non plus que M. Vallée était, et il est encore, très actif dans les associations de musiciens. Rudy demeure à Hollywood, dans sa grande maison «Silvertip».

Diapositive:

40: photo de Rudy Vallée

Chansons sur cassette:

- 1 Winchester Cathedral
2. One of those songs
3. Lady Godiva
4. Michelle
5. My Blue Heaven
6. Who
7. Who likes good pop music
8. Strangers in the Night

9. Sweetheart of Sigma Chi
10. Blue Bird
- il. The Whiffenpoof Song

Musical selections reproduced by permission from Rudy Vallée.

Beaucoup de poètes français et canadiens du vingtième siècle étaient les amis de Rosaire Dion-Lévesque. Ceux-ci lui écrivaient souvent en lui disant qu'ils ne comprenaient pas pourquoi un poète de son talent gaspillait sa vie à Nashua, New Hampshire, au lieu de joindre ses pareils à Paris ou à Montréal. Mais Rosaire préférait sa ville natale à tous ces centres littéraires. La modestie et la solitude étaient sa vie. Né Léo-Albert Lévesque le 26 novembre 1900, à Nashua, New Hampshire, il passa sa vie entière (sauf deux ans à Paris) à travailler dans cette ville: faire de la poésie était son passe-temps plus que son gagne-pain. Son premier recueil de poèmes fut publié en 1928 intitulé *~_égrenant le cha!let de ~_jours*. Venaient ensuite *Oasis*, *Vita*, *Solitudes*, *Jouets*, et *Quête*. En 1957, M. Dion-Lévesque publia pour l'Association-Canado-Américaine le livre *Silhouettes franco-américaines*. Ce livre contient la biographie des Franco-Américains qui se sont distingués dans les lettres, les arts, le journalisme et la politique. Rosaire Dion-Lévesque reçut pendant sa vie des honneurs les plus enviés des écrivains de la langue française. Même si les poèmes de sa propre création étaient admirés du monde littéraire, la traduction, en français, des oeuvres des poètes américains les plus célèbres de son temps ajouta à sa renommée. Signalons surtout l'immense succès qu'eut la traduction de *Leaves Of Grass* de Walt Whitman. Rosaire Dion-Lévesque est mort à Nashua, New Hampshire, le 6 janvier 1974.

Diapositive:

42: photo de l'auteur

Extraits de deux livres de poèmes sur cassette

S'il était demandé quel premier roman franco-américain décrit le mieux la vie des émigrés canadiens-français aux Etats-Unis, la réponse serait probablement «Canuck» de Camille Lessard. Née dans la Province de Québec le premier août 1883, Camille émigra avec sa famille à Lewiston, Maine, en 1904. C'est là qu'elle connut le travail ardu dans les filatures de coton. Elle devint rédactrice de la chronique féminine pour le journal français Le Messager de Lewiston. Elle devint tour à tour: bibliothécaire à Edmonton, Alberta; directrice d'un magasin à St. Louis, Missouri; agent de colonisation d'un des plus grands chemins de fer du sud des Etats-Unis; directrice de plusieurs pages féminines pour le journal La Patrie de Montréal. Mais pendant ces années, elle contribua continuellement au journal Le Messager et c'est le 23 janvier 1936 que ce même journal annonça qu'un roman intitulé «Canuck» devrait paraître comme feuilleton, à partir du 14 février de cette même année. Un mois plus tard, le texte fut publié en volume. «Canuck», est l'histoire de l'immigration d'une famille québécoise aux Etats-Unis et des peines et misères que cette famille a connues. Victoria, «Vic», en est l'héroïne pour ainsi dire de ce roman qui nous esquisse le vrai portrait de la vie quotidienne de l'ouvrier franco-américain. Camille Lessard-Bissonnette mourut en 1972 à Long Beach, dans la Californie.

Diapositive:

43: photo de l'auteur

Extraits du roman «Canuck» sur cassette

ANNA DUVAL-THIBAUT poétesse

Anna Duval est née à Montréal, le 15 juillet 1862. A l'âge de trois ans, ses parents émigrèrent à Troy dans l'Etat de New-York, et plus tard à la ville de New-York dans le quartier québécois appelé «Yorkville». Elle reçut son diplôme du New York Normal College et quelques années après, elle se rendit à Fall River, dans le Massachusetts. En 1888, le journal français l'Indépendant commença à publier la poésie de Mlle Duval. La rédaction de ce journal reconnut son talent immédiatement et lui demanda par suite d'écrire un roman feuilleton. Le roman parut sous le titre Les Deux Testaments. Cependant, c'est par sa poésie qu'Anna Duval-Thibault devint un auteur célèbre parmi les Franco-Américains. Le premier volume de poésies publié par un Franco-Américain apparut en 1892 sous le titre Les Fleurs du Printemps. Anna et son mari déménagèrent à San Diego, en Californie, où elle mourut en 1958. On reconnaît Anna Duval-Thibault comme la première poétesse franco-américaine.

Diapositive:

44: photo de l'écrivain

Extraits du livre Les Fleurs du Printemps sur cassette.

H

JEAN-LOUIS KEROUAC romancier

Pour faire la connaissance d’un romancier franco-américain, vous lirez et entendrez des passages du roman «The Town and The City», par Jean-Louis Kérouac. Il écrivit en anglais et il est peut-être le premier romancier de la génération «beat». Jean-Louis Kérouac est né à Lowell, Massachusetts, le 12 mars 1922. Son père était imprimeur et  diteur. On dit que c’est dans l’atelier de son père que Jean-Louis acquit le goût d’écrire. Au Lowell High School, Jean-Louis se distingua en qualité d’athlète, surtout au football. si bien, qu’il obtint une bourse qui

—w

lui permit de poursuivre ses études au Horace Mann School for Boys et ensuite à l’université Colonibia,   New York.

Pendant la Deuxième Guerre Mondiale, Jean-Louis s’enr la dans la Marine Marchande et échappa à la mort lorsque son vaisseau, S.S. Dorchester, sombra avec son équipage dans l’Atlantique du Nord; «Jack» ne fut pas à bord. (Ceci est raconté dans son roman mentionné au début). La jeune vie de notre auteur à l’étude était une vie de vagabondages et d’aventures. Son roman «The Town and The City» est une petite autobiographie de Jean-Louis K rouac~ Publié le 2 mars 1950 par Harcourt-BraCe, l’auteur trace l’histoire d’une famille imaginaire, appelée Martin. La ville de Lowell devient la ville des «moulins à coton» Galloway. L’intrigue tourne autour des efforts constants du père Georges Martin pour s’entendre avec un de ses fils, Peter.

M. Kérouac est mort le 21 octobre 1969.

Diapositive:

45: photo de l’auteur

Extraits du roman «The Town and The City» sur cassette.

SOIREE DE LEWISTON, MAINE

1. O Canada
2. Gigue
3. Le Souvenir
4. La Cantinière
5. Que reste-t-il?
6. Quand le soleil dit bonjour aux montagnes
7. Orchestre
8. Mon héros
9. La vie en rose
10. J'ai perdu le «do» de ma clarinette

Diapositives:
46 à 57

Musique sur cassette.

MA SOLITUDE

Jamais je ne l'ai vue,
Et pourtant à sa main
Où la mienne est fondue,
Pour demain et demain
Ma vie est suspendue.

Le sort me l'a donnée,
Mais donnée qu'à demi,
Cette forme voilée
Qui doucement me suit
Comme une destinée.

Mais lorsque dans la tombe
Un jour je descendrai
O ma douce Colombe,
Enfin je te verrai,

Et je t'épouserai
Pour toute éternité...

ISOLEMENTS

Le grain de sable
dans les dunes du désert;

L'île inconnue
Au sein des flots tourmentés;

Sur la falaise, ce pin
Que fouettent les vents du large,

La lune pâle
Parmi les astres étrangers;

Le coeur meurtri
Perdu dans la foule en fête;

L'âme inquiète
Eprise de l'infini.

SOLEIL NOIR D'UNE NUIT BLANCHE....

Ainsi qu'une lune polaire,
Noire était ta peau
Recouverte de haillons,
Jeune Africain de l'Alabama
Jadis échoué dans ma ville.

Nos mains se tendirent
En des gestes prédestinés;
Et ma sollicitude
Vola vers ta misère.

L'aumône que je te fis
Par ce soir déjà lointain
Ne fut que quelques sous
Pour ton repas frugal.

En échange,
Soleil noir de ma nuit blanche,
Tu me donnas plus que du pain
En me montrant
Ton cœur semblable au mien.

PAQUES LOINTAINES

Oh! ces Pâques des jours lointains!
Pâques de ma brumeuse enfance,
Ces Pâques où, par le grand matin,
Partait mon père,
Quérir l'eau vierge et matinale Du ruisseau!

Il en rapportait un plein seau
Pour guérir tous nos maux!
Le seau
Posé sur l'évier de la cuisine
Devenait une piscine
Qui désaltérait
Et qui guérissait.

Mon père était un homme taciturne
Qui dédaignait la foule et la bruit,
Et qui, chaque soir, près de son lit
S'agenouillait.
Mon père était un homme qui jamias
Ne médissait.
Et, venait le matin de Pâques
Il partait de grand matin
Quérir dans un grand seau,
L'eau
Lustrale et miraculeuse
Et qui m'apprit
Une sagesse que le temps n'a pas tarie.

Mon père qui n'êtes plus,
Vous que j'ai si peu connu,
Vous qui dormez dans votre paix coutumière,
J'irai dès l'aube première
De ce jour de Pâques
Quérir, avant le soleil brutal,
L'eau fraîche dans le ruisseau du val,
L'eau que vous puisiez vous-même,
L'eau qui me rendra pur
Afin que j'apprenne à mon fils
Les préceptes si beaux
Dont vous faites cadeau
A votre fils.

BALLADE DU SOLITAIRE

Quand il allait par la foule,
Personne ne le voyait;
Il allait
Par les rues pavées de désastres
Et par les champs plafonnés d'astres.

Personne ne le voyait
Parce que jamais il ne parlait.
Sa voix naturelle et pure
Eut porté une note trop juste
Dans la symphonie d'issonnante
Qui montait sur ses pas.

De son néant il était roi.
Pour compagnon il avait son ombre.
Son ombre fidèle
Qui jamais ne lui fit défaut
Surtout par les jours les plus sombres.

S'abreuvant aux sources des bois
Il se nourrissait de racines et de sagesse
Il écoutait chanter les brises
Et s'étirait dans les tempêtes;
Solitaire, il assistait à toutes les fêtes
De la liberté.

Il alla ainsi longtemps par la vie
Le coeur content et l'âme ravie,
Libre comme les nuages
Et fluide comme les rivières,
Ne connaissant aucun servage.

Et puis, un jour, fatigué de marcher,
Il se laissa choir dans la forêt,
Sur un tapis de feuilles mortes.
Et, mort au monde depuis toujours,
Il mourut enfin à lui-même.

LES BLOCS

BLANC, bleu, rouge, noir.
Jour, nuit, amour, espoir,
Et les blocs s'échafaudent
Et montent en pyramide
Sous les gestes rapides.

Noir, blanc, rouge, bleu,
On ne se fatigue pas de si peu
5j~.Çinq.quatre.trOi5deuX
L'édifice s'érige peu à peu.

Voilà!
Le monument est complet!
Jean montre un sourire replet.

Mais soudain,
Du revers de la main,
Il fait table rase
De tous ces blocs entassés, Et la tour s'écrase
Sous son impulsive volonté.

QUAND ON A CINQ ANS

QUAND on n'a que cinq ans,
Ah, que le monde est grand!
Le ruisseau est un fleuve
Le sentier est sans fin..
L'excursion en chaloupe est une croisière,
Une visite aux bois est une expédition!

Quand on n'a que cinq ans, Ah, que la vie est longue..
Le ruisseau est un fleuve, Le sentier est sans fin
Et le ciel est si près,
Si près, si près!

LA VIE DES MOULINS

C'était un matin dans les premiers jours de mars de l'an 1900. Une locomotive du chemin de fer Boston & Maine arrivait à Lowell, Massachusetts, traînant, à part des wagons pour le haletant et de grincement de roues fatiguées, la locomotive, le nez pointé vers Boston, ralentit graduellement sa course et finalement arrêta net à une centaine de pieds de la gare.

Des portes d'avant et d'arrière des wagons, les passagers s'élançèrent comme des nuées d'abeilles, se bousculant, poussant des coudes et des jambes afin de sortir au plus vite de l'atmosphère enfumée, poussiéreuse et malsaine où, depuis des heures, ils étaient enfermés comme des sardines. Leur précipitation vers les portes de sortie était peut-être, aussi, due au fait qu'ils arrivaient aux États

Vieux, jeunes, hommes, femmes, enfants, tous avaient la figure étirée et les yeux fatigués par cette interminable nuit passée sur des banquettes de convoi ferré.

Hommes avec gros sacs sous le bras, paquetons sur le dos, valises gonflées à la main, jeunes filles traînant des enfants par le poignet, femmes portant des bébés rechigneux dans leurs bras, tout ce monde, comme un troupeau se dirigeant vers le même but, --s'engouffra dans la gare confortable où des lampes brûlaient encore.

C'étaient de bien pauvres émigrants canadiens-français que déchargeait à Lowell, en ce matin glacial de mars 1900, un convoi du Boston & Maine. Mais le lendemain probablement que le même convoi irait chercher, de par la ligne 45e, une classe plus fortunée: celle des commerçants, industriels, professionnels qui, eux aussi, viendraient palper l'or des coffres de l'Oncle Sam.

Pendant que les passagers descendaient des wagons, les serre-freins, eux, culbutaient sans pitié les énormes boîtes sur les côtés desquelles on avait percé des trous avec une vrille pour y insérer des cordes en guise de poignée: sans ce dernier détail les dites boîtes n'auraient pu trouver place sur un train à passagers. Les malles, petites ou grosses, neuves ou rouillées, ficelées de cordes à linge, quelques-unes à convercles en dos de chameau, étaient aussi malmenées que les boîtes. Les voyageurs du sexe masculin surveillaient le déchargement du bagage et tout d'un coup on entendait la remarque: «Ca, c'est la miennel» ou bien: «En v'là une; j'espère que toutes les autres y sont!» Quand le compte y était le propriétaire exhalait un soupir de soulagement et s'éloignait pour aller rejoindre sa famille dans la station pendant qu'un voisin poussait, à son tour, les mêmes exclamations.

A l'intérieur de la gare ce n'était que cris de bébés, pleurnichage de marmots, piailllements d'enfants. Les mères sortaient, au plus vite, des bouteilles de lait pour arrêter les cris des tout petits; les plus grands débattaient des sacs remplis de tranches de pain beurré, qu'ils dévoraient gloutonnement en se barbouillant de graisse, beurre, confiture; les jeunes filles, une serviette mouillée à la main, ne fournissaient pas à débarbouiller mains, nez et mentons.

Tel que cela arrive souvent au nouvel arrivé aux Etats, Vic fut, au commencement de son séjour à Lowell, un sujet de moqueries et de risées de la part des jeunes filles de «factories». On trouvait très comique que son énorme tresse de cheveux noirs, repliée en deux, au lieu d'être attachée avec un ruban le fût avec un bout de lacet de chaussures;...que ses bottines, en cuir à moitié tanné, fussent protégées aux bouts par de petits morceaux de métal jaune qui reluisaient comme de l'or au soleil;...que son vieux chapeau fût d'une mode depuis longtemps disparue;... que sa robe fût serrée sur elle à éclater, il fallait bien que la fillette usât son linge car elle n'avait pas de petite soeur à qui le passer. Elle ne pouvait mettre le nez dehors qu'on lui criait:

«CANUCKI». Et, à ce titre dérisoire, on joignait les moqueries, les insultes et souvent les Elle n'était pas la seule à se faire coiffer de ce bonnet d'âne, car les Canadiens qui quittent les bords du St-Laurent pour aller gagner leur vie dans les usines de la Nouvelle-Angleterre, se font presque invariablement appeler «CANUCKI». Et cela, non pas par les Américains, mais par leurs frères qui les ont précédés sous le drapeau étoilé.

Donc, Vic, avec ses airs de princesse en haillons, devint dès les premiers jours de son apparition dans les rues du Petit-Canada de Lowell, le souffre-douleur de jeunes Canadiennes comme elle, qui demeuraient aux Etats-Unis depuis quelques années. Trois surtout, jeunes filles de 18 à 20 ans, s'acharnèrent sur ses pas, la bousculant, la pinçant, lui arrachant son chapeau, écrasant le bout jaune de ses bottines.

Arrivera-t-elle à temps? Comme les roues du train tournent lentement! Et ces gros f 10-cons de neige qui tombent de plus en plus vite! Si on allait avoir une bordée assez forte pour mettre en désarroi le service des trains?... C'est justement ce qui arrive. La locomotive est bloquée dans des bancs de neige et ne peut plus avancer. C'est une véritable poudrière qui est déchaînée. Il fait froid dans les compartiments. Les enfants pleurent et tout le monde est nerveux et inquiet. Enfin, après deux heures d'arrêt, la voie est déblayée et l'on repart à petite vitesse.

Tard dans la soirée, Vic descend à la gare du village où elle devra chercher un gîte pour la nuit. Le lendemain elle essaiera de trouver une carriole pour la conduire à destination.

«Les routes sont pleines» lui disent, le matin, les charretiers de la place, «on ne peut entreprendre aucun voyage aujourd'hui, on courrait trop de risques d'embourber nos chevaux.» Comme l'argent finit toujours par parler plus haut que toutes les objections, Vic vient à bout d'en décider un. Elle laisse ses chèques de bagage à l'hôtel avec ordre de faire envoyer ses malles aussitôt que les chemins seront passables, puis se prépare pour le trajet.

Des briques sont chauffées pour être placées aux pieds des voyageurs, une robe de carriole, en peau d'ours, est étendue dans la voiture afin de couper le froid, une autre peau d'ours est mise sur les genoux, deux paires de raquettes et une pelle sont enfouies dans le fond du véhicule, et l'on est prêt à partir pour faire un parcours de six milles sur des routes où toutes les clôtures ont disparu sous l'amoncellement de la neige.

- Le cheval va à courtes enjambées semblant tâter le mouvant terrain de ses pattes. Le harnais retient en place une couverture de laine jetée sur son dos mais des sueurs qui se congèlent à la tête et au poitrail de l'animal, indiquent que sa tâche est exténuante. Cependant la brave bête, semblant répondre à ce qu'on attend d'elle, n'en tire pas moins à plein collier.

En plusieurs occasions si la carriole ne verse pas, c'est grâce au sang-froid et à l'habileté du charretier. Dégagé de la robe de carriole qu'il s'était placée sur les genoux au départ, il est maintenant debout, se penchant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre afin de donner un semblant d'équilibre à la voiture.

Plaçant les guides presque inutiles entre les mains de Vic, le charretier fait un bout de chemin marchant en arrière, tenant à pleines mains le dossier de la carriole afin de l'empêcher de verser. La jeune fille essaye bien de guider le cheval du mieux qu'elle peut sur ce qu'elle croit être le milieu de la route, mais le sens des directions est bien vague car les balises des chemins ont été abattues par le vent et ensevelies sous la poudrière.

Un banc de neige plus haut que les autres: on est peut-être à côté de la route. Le cheval qui ne semble pas connaître la peur et craindre la défaite s'y engage, fait des efforts surhumains pour en sortir mais peine perdue, il reste enseveli dans le linceul blanc.

Les bâtiments d'une ferme se dessinent à peu de distance. Le charretier, dans la neige jusqu'à la ceinture, entoure sa bouche de ses mains mâtainées pour s'en faire un porte-voix et il crie. Dans le silence blanc la voix porte très loin. Des hommes sortent de la ferme et agitent les bras. Il y a des voyageurs perdus dans la neige, on va aller à leur secours.

De la neige souvent jusqu'aux hanches, les voisins parviennent à faire un tracé jusqu'aux naufragés de la poudrière. On attaque à grands coups de pelle le mouvant désert où la bête est ensevelie jusque par-dessus le dos, on tire la bride de l'animal, on détache son harnais et le brave coursier peut sortir de l'ornièrre blanche.

Quelques minutes plus tard Vic réchauffe ses membres engourdis par le froid devant les fourneaux ouverts de l'immense poêle de la ferme hospitalière. Le cheval du charretier est fourbu: il ne pourra aller plus loin avant que les routes ne se clairent. Comme les «habitants» de nos campagnes canadiennes ont toujours le coeur sur la main, Poléon Auger, le fermier, offre sur-le-champ d'aller, en sleigh, conduire Vic à la demeure de ses parents, un mille plus loin. Auger connaît les mauvais endroits de cette route et saura les éviter. Deux planches sont donc placées sur le long d'un bob-sleigh et, avec un «ne soyez pas inquiets, si les chemins sont trop mauvais, je coucherai chez les Labranche» l'on s'en va.

Les bâtiments des Labranche sont éclairés: c'est l'heure du train. Au son des grelots qui approchent un homme sort de l'écurie avec un fanal fumeux à la main. C'est Maurice qui a précédé Vic de vingt-quatre heures et qui est à soigner les animaux: Maurice, beau grand garçon, que Vic a peine à reconnaître, car la dernière fois qu'elle le vit il n'avait que 15 ans et le voilà maintenant rendu à 21 ans.

Un serrement de mains à briser les poignets, comme quand les doigts s'enlacent dans la douleur et les seuls mots de Vic sont: «Comment est le père?»

«Toujours dans le même état» répond tristement Maurice. «Il n'a pas repris connaissance depuis qu'on le trouva paralysé, il y a deux jours.»

Maurice se place debout sur l'arrière de la sêigh en disant: «Je vais aller avec vous autres jusqu'à la maison afin de ramener le cheval de M. Auger à l'écurie, car les chemins sont trop mauvais pour qu'il s'en retourne, ce soir, à la noirceur.»

Vic, se raidissant sous l'émotion qui l'étouffe, fait son entrée dans la vieille maison. Elle perçoit maintes figures dans la grande cuisine, mais elle n'en reconnaît aucune et ne remarque aucun détail familial, car il y a une buée dans ses yeux.

Tout droit elle se dirige vers la «grande chambre», la chambre de ses parents. Distraitement elle serre contre elle sa mère qui est venue à sa rencontre. Ses regards sont fixés sur le lit où son père est étendu, les yeux clos, son bras droit inerte à côté de lui, tandis que le gauche est replié sur son coeur.

Vic avance lentement, automatiquement, vers la forme qui a une apparence cadavérique. Elle enlève son gant et pose sa main sur le front du malade. «C'est moi, Vic. Je suis venue pour aider maman à te soigner, père, afin que tu reviennes à la santé au plus vite.»

Dans les brumes du cerveau engourdi, la voix de l'enfant qu'il n'a pas vue depuis plusieurs années, de l'enfant qui osa le braver un jour, mais qu'il n'a pas cessé d'aimer quand même, à sa façon, semble frapper une corde vibrante. Pour la première fois depuis deux jours, le malade soulève ses paupières et regarde longuement la jeune fille penchée sur lui. Il ouvre la bouche, semble faire un effort, puis sa main gauche se porte lentement à ses lèvres pour indiquer qu'il ne peut pas parler. Des larmes, de grosses larmes roulent dans les yeux du moribond.

Un troupeau de porcs était, chaque année, engraisé sur la ferme des Labranche pour le marché. La plupart de ces cochons étaient tués, éventrés, époilés avant de prendre le chemin de la ville. C'était d'ordinaire en décembre, quand les gelées étaient arrivées, que les boucheries se faisaient.

Richard Payeur, le voisin des Labranche, était le boucher «professionnel» de la paroisse, non pas qu'il tînt aucun commerce de viande, mais c'était lui qu'on allait chercher quand le temps des boucheries arrivait. Il possédait un assortiment de couteaux que lui aurait envié le vrai boucher professionnel de la ville et il était, en plus, doué d'une adresse et d'une vitesse incomparables.

De grand matin, le jour de la boucherie, l'on enfonçait en plein champ, près des porcheries, deux longues et fortes branches, souvent on employait de petits arbres, ayant une fourche à leur extrémité. Dans cette fourche une perche était placée reliant, comme un pont, les deux branches. A l'aide d'un fort crochet on suspendait à cette perche un immense chaudron en fer, du genre dont on se servait pour faire bouillir l'eau d'érable. On emplissait d'eau cette marmite sous laquelle un bûcher était allumé. S'il neigeait ou pleuvait on faisait une installation analogue sous une remise, quitte à étouffer dans la fumée qui s'échappait mal.

L'animal égorgé, Alfred courait porter à la maison une demi-chaudière de sang chaud afin qu'on pût commencer sur-le-champ les préparatifs pour le boudin. Pendant ce temps les hommes versaient sur le porc de grandes chaudières d'eau bouillante, ce qui leur permettait de gratter facilement, à l'aide de couteaux spéciaux, les soies du cochon jusqu'à ce qu'elles fussent toutes enlevées. Après cela on éventrait la bête, sortant les entrailles, la fressure, le coeur. Cela était porté également à la maison tandis que la carcasse du porc était suspendue par les pattes d'arrière, sur une échelle dressée dans le hangar à cet effet.

La «ventraille» était dégraissée soigneusement afin d'augmenter le volume de la graisse de panne. Du résidu de ce saindoux on faisait les cretons. Les tripes étaient placées sur un bout de planche lisse pour être vidées, nettoyées, lavées. Avec les petites on faisait la saucisse et avec les grosses, le boudin.

Quand c'était un petit cochon qu'on abattait pour l'usage de la maison, on le désossait, coupait, taillait à l'aide de couteaux, scies, haches. Les pattes étaient mises de côté pour les ragoûts après qu'on en avait fait griller les ergots. La tête, on la réservait pour la fromager.

On gardait des rôtis, des côtelettes, de la viande à tourtière, que l'on mettait à la gelée. L'autre partie, bien désossée, était soigneusement disposée dans de grands saloirs en bois et recouverte de saumure. Cela constituait le lard salé avec lequel on faisait les fèves au lard, les soupes aux pois, les bouillis de légumes. Des morceaux de lard gras, salé ou non, étaient cuits puis mis au froid. On les apportait sur la table à certains jours où l'on servait des pommes de terre cuites

en robe de chambre (avec la pelure) accompagnées de betteraves vinaigrées ou de petits concombres salés. L'on terminait un tel repas par une platée de «grand'pères». Les «grand'pères» sont préparés un peu comme les beignes à l'exception qu'au lieu de jeter des morceaux de pâte dans du saindoux brûlant, on les laisse tomber dans de l'eau bouillante. On les retire de l'eau après cuisson et on les sert avec du sirop d'érable.

Et la vie filait... Au printemps on était occupé par les sucres et les semences; à l'été par les foins et les fruitages; à l'automne par les récoltes et les battages; à l'hiver par les boucheries et les fêtes. Le temps passait sans événements excitants, il est vrai, mais sans secousses énervantes.

Les années s'écoulèrent rapidement. Alfred était maintenant un homme et Madame Labranche lui accordait un salaire proportionné au travail qu'il faisait. Econome, comme le sont d'ordinaire ceux qui sont élevés à l'école du malheur, le jeune homme voyait ses économies monter rapidement à la banque et il caressait l'espérance de pouvoir, avant plusieurs années, avoir, lui aussi, une ferme où il ne serait pas inquiet du lendemain.

A part que de se rendre à l'église les dimanches et fêtes, les sorties étaient très rares sur la ferme des Labranche. Cependant les voisins venaient souvent jaser, fumer, jouer aux cartes, mais s'en retournaient de bonne heure car on se couche tôt à la campagne afin de se lever à l'aube et quelquefois avant.

Les jours de véritable bonheur sur la ferme étaient ceux où Maurice était en vacances. Dans deux ans, il serait ordonné prêtre et que de beaux rêves on faisait à ce sujet'

«Je pensais au passé, à ma vie des moulins, à la petite «Canuck» souffre-douleur des filles de «factories». J'ai revécu l'heure où vous m'êtes apparu comme un ange sauveteur pour m'arracher aux griffes de celles qui voulaient me jeter au Canal. J'ai revu, dans ma pensée, la sainte et noble femme que fut votre mère. Puis virent mes amours malheureuses avec Jean et cette heure où, pour la deuxième fois, vous m'avez sauvée du désespoir. Ensuite » continua Vic comme se parlant à elle-même, «passa aussi comme un éclair mon retour à la ferme, un jour de «poudreries», puis l'enterrement de mon père, ma vie de fermière avec les divers incidents qui l'accompagnèrent et la vente, encore grâce à vous, de notre terre à un prix si fabuleux. Je pensais au passé et je me demandais de quoi sera tissé demain... Dans une quinzaine de jours Maurice s'embarquera pour Rome où il étudiera trois ans dans la Ville Eternelle. Ma mère l'accompagnera afin de ne pas se séparer de lui. Pauvre maman, elle mérite bien I grand bonheur qui est le sien, aujourd'hui. On insiste pour que j'aïlle, moi aussi, mais je n'a encore pris aucune décision. Je suis comme engourdie. Je ne rêve pas et, pourtant, je ne sui pas bien éveillée. »

LES MARGUERITES DES CHAMPS

Blanches filles des prairies,
Vous que j'aime tant,
O marguerites chéries,
Ecoutez mon chant!

Aussi pures que l'enfance,
Vous gardez encore
La blancheur de l'innocence,
Et vos coeurs sont d'or.

Comme dans un divin rêve,
Pur et radieux
Votre doux regard se lève
Vers l'azur des cieux.

Vous aimez bien la lumière
Du soleil brillant,
Qui poursuit se march fière
Dans le firmament.

Vous aimez les voix jolies
Des gentils oiseaux,
Vous disant mille folies
Dans leurs chants nouveaux.

De la brise fraîche et tendre,
Passant près de vous,
Vous aimez encore entendre
Le murmure doux.

Vous aimez l'étoile vive
Qui dans le ciel luit,
La lune douce et pensive,
Reine de la nuit.

Vous aimez, fleurs innocentes,
Votre Créateur,
Et, calmes et confiantes,
Vous vivez sans peur.

Ainsi passe votre vie,
Sans trouble, sans bruit,
Votre douce rêverie
Jamais ne finit.

PLEURS DU PRINTEMPS

Celles qu'Avril fait éclore
Dans les prés et dans les bois
N'ont pas l'éclat qui décore
Maintes fleurs des autres mois.
Pâles, frêles, un peu folles,
Epanouissant souvent
Leurs délicates corolles
Au souffle glacé du vent,
La Nature les égrène
Une à une, chaque jour,
Sur la route où se promène
Le Printemps avec l'Amour.

FLEURS DU PRINTEMPS

Celles qu'Avril fait éclore
Dans les prés et dans les bois
N'ont pas l'éclat qui décore
Maintes fleurs des autres mois.
Pâles, frêles, un peu folles,
Epanouissant souvent
Leurs délicates corolles
Au souffle glacé du vent,
La Nature les égrène
Une à une, chaque jour,
Sur la route où se promène
Le Printemps avec l'Amour.

REVERIE

J'aime le soir serein et la brise qui chante
En berçant les oiseaux sommeillant dans leur nid;
J'aime le flot dormant, et le ciel sombre où luit
Pure et vive, au lointain, l'étoile scintillante.

Ecoutant du zéphyr le mystérieux bruit,
Savourant longuement cette paix qui m'enchanté,
Je suis le vol lointain de ma pensée errante,
Qui s'élançe au hasard sous l'ombre de la nuit.

Elle effleure en passant dans Sa course légère Les longs jours du passé, le présent éphémère, Et s'envole au delà vers le pâle
avenir.

Mais il est un endroit, pourtant, qu'elle préfère;
Elle y trouve une autre âme à la mienne bien chère;
C'est là qu'elle repose avant de s'endormir.

Juillet 1887

MAI

Salut, doux mois de mai! Salut, mois de Marie!
Tu rends la fleur au bois, tu rends l'azur aux cieus,
Le bourgeon à la branche et l'herbe à la prairie,
La liberté si chère au ruisseau gracieux.

L'espérance renait avec la fleur nouvelle.
Le soleil au front d'or dissipe les chagrins.
Le ciel serein et bleu, l'herbe soyeuse et belle
Inspirent aux oiseaux d'innombrables refrains.

Une brise suave et tiède enfin s'élève,
Est-ce un souffle du ciel qui s'entr'ouvre un instant? L'âme se laisse aller au plus mystique rêve, Et croit ouïr au
loin les beaux anges chantant.

Mai 1888

LA SAINT-JEAN-BAPTISTE

Que je voudrais être au village,
Naif et gai comme jadis,
En ce jour où l'on rend hommage
Au puissant patron du pays.

Ah! je voudrais de notre cloche
Entendre la vibrante voix,
Pendant que tout le monde approche
De la vieille église de bois!

Que la messe était solennelle
Et joyeuse tout à la fois!
Que la musique semblait belle!
Que touchantes étaient les voix!

Sans craindre fatigue ou faiblesse,
Ni la chaleur de la saison,
Le curé, ayant dit la messe,
Faisait lui-même le sermon.

Ah! qu'il avait l'air vénérable!
Que ses yeux étaient purs et doux!
Que son sourire était aimable!
Et comme il savait plaire à tous.

Point de parents! point de famille!
Mais pour lui chaque paroissien
Était frère ou soeur, fils ou fille;
Leur intérêt était le sien.

Aussi, le coeur plein d'allégresse,
Au ciel il célèbre aujourd'hui
Le Saint qu'il nous louait sans cesse,
Notre patron et notre appui.

Mais, comme chez nous, l'on s'apprête
A célébrer ici ce jour.
Saluons tous en cette fête
Le beau pays de notre amour.

Juin 1885

Reprinted by permission from Harcourt, Brace, Jovanovich

THE TOWN AND THE CITY

A family leaves the old house that it has always known, the plot of ground, the place of earth, the only place where it has ever known itself and moves somewhere else: and this is a real and unnameable tragedy. For the children it is a catastrophe of their hearts.

What dreams children have of walls and doors and ceilings that they always knew, what terror they have on waking up at night in strange new rooms disarrayed and unarranged, all frightful and unknown. More than once little Mickey Martin woke up in the middle of the night in the new flat in Galloway where his family had moved that very day, and went to the window to gaze down on the iron-gray street, and the naked trolley tracks, and the empty sidewalk, with a feeling of panic and forlorn doom.

The next afternoon Mickey started home from school in the wrong direction, towards Galloway Road and the old house, not realizing that he was doing this. Suddenly remembering that he actually did not live there any more, Mickey turned and pulled his steps in the other direction. A moment later he was suddenly plunged in an awful confusion as he positively could not remember which way he was supposed to go to get home. Trembling and almost on the verge of crying, he started to walk towards Galloway Road again, feeling that this was distinctly wrong, virtually a sin, and at the same time again remembering with an awful painful impact that they did not live there any more.

The little boy paused on the bridge in long meditation. He was amazed and confused, and all his thoughts were frightened. Again he pushed himself back towards his real home, thinking, ~Gee! Oh. geeb He was almost panic-stricken at the thought that perhaps nothing was real, that he was wandering in the world alone, that he had no home actually, and that he himself was an intruder and a ghost in the real world of regular ordinary things. He hurried towards home and he was almost fearfully amazed when he saw familiar faces on the streets, and saw that he was noticed, and heard the children calling him. Now he wanted to brood and imagine that after all a great joke was being played on him by God, and that he was arriving to this neighborhood from some long dusty journey around the world, just a fantastic stranger grim and weary and looking for a place to rest. When he opened the door and walked in the house he was overwhelmed with a strange, yearning, wonderful gratitude and joy.

This new home was situated in a neighborhood denser in population than that around the old house on Galloway Road. and made up largely of wooden tenements and small closelypacked bungalows, with stores and shops nearby that made it a small kind of shopping district for the suburban homes and farms thereabouts. It was a flat, on the fourth floor of a wooden tenement house, consisting of four bedrooms, a livingroom, large kitchen, and bath. There were two suspended porches front and back overlooking a busy street on one side and the roofs of small houses on the other. It was a spare. white.washed, square wooden building, a typical example

of New England French-Canadian building, roomy, drafty, yet oddly comfortable and homelike. Heavy telephone wires swooped past the windows, the gaunt telephone poles seemed to lean athwart the porches, the hallways were musty and creaky yet something in the air outside the windows was high and lyrical, swooping and powerful. For there were vistas and views, the house was built on a rise near the river, and you could see the town across the river all redbrick and smoky, the bridges, the falls, and on the other side the fields and loam birch and small farmhouses, and the hills.

In October for the family was moved in and unpacked by then great northern clouds moved above at dusk gilded hugely by the sun, and the street below rang with the cries of children, the roaring of buses, and the laughter of drugstore corner boys. It was lively indeed. And Mrs. Martin often said: ((Oh, it's nice and lively here, I like it very much.~

And surprisingly enough she seemed to be enjoying herself more than anyone else, she soon established her place by the front windows when it was not too cold to go Out and sit on the high porch, and there she could see everything, the street below, the river and the bridges, the lights, the people, the cars going by, and the fields and woods far off that darkened and became vast, impenetrable and pinpointed with lonely lights at nightfall. And soon everyone was reconciled and even pleased with their new home: it was full of old comfort and a thrilling, close-packed secrecy that the other house did not have.

The rent in this flat turned out to be extremely reasonable, due to some sort of odd oversight on the part of the old, deaf French-Canadian landlord who came regularly by the month, collected the rent, and accepted bread and milk at the kitchen table (a custom Mrs. Martin was well conversant with). He would puff on his pipe a few times, and leave solemnly for another month.

The father had his job in a printing plant downtown paying him good wages: and Ruth helped the family considerably with her earning and contributions: as well as Joe, who however was not making as much with his little gas station as he might have wished, due to its bad location on an out-of-the-way street. But with the low rent, and the three incomes, the family was at least well on its feet.

George Martin, on this day, was alone in his rooming-house in the Connecticut town where he worked, when the news came over his little radio. He was shaving and he stared at himself in the mirror with exasperation.

((Now they've done it, they've done it again! We'll hear all about it before it's through, and after it's through! Now they'll start passing out the buttons, and then when it gets good and bloody they'll start passing out the medals. Now all the idiots in the country are going to rise to the top. It's their time.~

He didn't care who heard him in the adjoining rooms.

((This is the time for the fools to swing into action. And this is the time for the good youngsters, the brave ones, to get themselves killed and to kill other brave ones. I've seen it all before, here we go again! And my three boys-four boys with little Charley, fifteen years old and who knows? My boys! my boys!)) he cried with dawning anger and disgust, and he slammed around the room.

Martin remembered that he had really felt the same way in 1917 even as a young man, and it was all coming to pass again, the same stupid and violently unreality of things gone mad. It seemed more unnecessary and obsolete and insane than ever before. He wrote to his wife that night:

((The poor American people! All the fools in the world take us for millionaires living in mansions. They attack us because we're supposed to have so much money and to be so arrogant because of it. And what is it they're attacking? Some poor devil who works his heart out because his parents and his grandparents had to work so hard and taught him the life of work too. And he is such a peaceable man, the American. the first really peaceable man! All he wants is to live, raise a family, work, and make his life more enjoyable and kind-hearted. Is it any more than that, after all? And I'm not referring to the middle class or whatever they call themselves with their fancy houses and fancy lawns like they have up on Wildwood Drive in Galloway and their fancy jobs in banks and Chambers of Commerce. I'm referring to the people of this country, the poor devils who have to work hard for a living and believe in their families and in a Godly good life.

((Well, Marge, here it is again. The Great Boobs are on the warpath, and someone, somewhere, is turning out the garbage that's going to blind everybody to the real facts of the world, American or otherwise. Kiss my dear children for me. There's a long road ahead and all we can do is wait, we helpless ones!

They buried George Martin in New Hampshire. on a long grassy slope off the foot of a hill, in the middle of the farming country around Lacoshua. It was a small cemetery over one

hundred years old, with old stones leaning woefully among the waving grass, others fallen and half-buried in the loam, the husks of ancient wreaths mingling with pine cones, wild flowers, and a stonewall that had become a vine in the wild undergrowths of the earth. A great grove of old pines surrounded this burial ground, bending over it shaggily on three sides. From the dirt road at the bottom of the slope wound up an old wagon path over which had marched the funeral of little Julian Martin two decades ago and, before that, the funeral of Jack Martin, George Martin's own father, almost fifty unclaimable years before.

On this hill, in the distance, one saw the misty lands and farmfields and pine woods of the old New Hampshire earth from which the Martins of two centuries had risen secretly, hidden and unknown, enveloped and furious, to live and work and die in the brooding presence of themselves and the earth, in the dark atmospheres of their own moody dream of things. Many of them were buried there, grandfathers, grandmothers, unknown lost progenitors of them, forgotten infants, dark aunts, uncles, cousins, ancient brothers and sisters and sourceless kin, and the kin of other families.

The old man had requested that he be buried in this place and his wife agreed as though she had known all along that he had such a longing in his mind.

When Peter heard this he was amazed. Yet he knew that his father never would have consented to be buried in New York among the unnumbered strange dead of the world's city. He was amazed because his father had never mentioned it to him and because, between his parents, this secret unspeaking pact had long existed, older and deeper than his own mere sonhood. And when Joe heard about it, and Mickey, and the sisters, Ruth and Rosey, they were awe-struck with the realization of some inevitable rule in the huge dark circle of things. But Liz wondered what difference it could make where you were buried. And Francis, receiving a telegram that notified him of his father's death and of the funeral in Lacoshua, remarked to Anne, ((He evidently wanted to be buried among his relatives. It seems rather pathetic, doesn't it?~

The Martin mother made arrangements in Brooklyn to have her husband's body shipped to a funeral home in Lacoshua operated by a man who had known Martin in his youth and who knew the old cemetery seven miles out of town. The mother realized now why her husband had been so intent on having his little boy Julian, Francis' twin, buried there among generations of Martins long ago, as if he had sensed that he himself, these many years later, would have to be buried there before anyone else in the family. She was glad he would be laid to rest close by the dark little angel of the family, the waif of eternity in their souls, ((to guard over himj~ The Brooklyn undertakers carried the body direct to Lacoshua in a hearse on the second night of his death, after he had lain in state one night in a lonely funeral parlor on a dark neon-winking street in Brooklyn, with no one to see him but his wife and children and a few strangers who wandered in by mistake. When his family left after midnight the lone commercial light was left shining beside his bier and the alley night outside murmured and muttered till dawn. On Saturday afternoon the hearse rolled Out of Brooklyn and carried him north to New England. That night the

mother, Joe, Patricia Franklin Martin, now Joe's wife, and Mickey and Peter journeyed up overnight in a car that Joe had bought just a few weeks before.

U

Then the mournful odysseys for the funeral began. Ruthey and her husband Luke Mar-lowe, back from the war, drove up from Tennessee and arrived Sunday morning only a few hours after the mother's party. Rose flew in with her husband and child from the far West, from Seattle, and arrived at the same time. Liz came up with Buddy Fredericks on a train, arriving Sunday afternoon. Francis, the last of the Martins to show up, arrived late Sunday afternoon. alone.

In Lacoshua. the body was laid in state in a great white frame house of noble proportions, now converted into a funeral home, a neat, expansive structure with green shutters, set at the top of a great lawn, under aged trees, far back from a quiet street. The dead man's wife and some of his children were pleased that he would lie there, if only for a night, in the kind of a house that he had often thought of living in when he was younger and still thinking of following his desires.

How many times they had heard him, on his Sunday drives through the New England countryside in the old days: ((Golly! Will you look at that beautiful old house there in back of the trees. Just imagine how peaceful and dignified it would be to pass the rest of your days there! Sometimes I wonder why I break my head working and spending money when I could buy a house like that in a few years and live so sweet and peacefull..i

The mother and the youngsters had arrived at ten o'clock. It was a beautiful May day, a Sunday morning in the small town, fresh with odorous new greenery, thronging faintly with the sound of churchbells in the distant air of the New Hampshire countryside. The mother shook her head sadly as she stood on the lawn of the great house. ~Oh, Joey, your father waited and waited for a day like this all Spring, he lost so much blood and he was so cold in the house.. I only wish he could see this nowj

((Well,)) said Joe gravely, the's here anyway...This is where he wanted us to bury himi

((New Hampshire, New Hampshire,~ sighed Marguerite Martin, looking around at the beautiful morning and the trees; and the distant fields. ((He wanted to come back here the worst way. He hated it so much in New York! Joey, this is where your father and I were born and raised, this is where we were married. When we came into town there at Millis Street that was the little church where we were married. And he wanted to come back so bad, to finish his days here. Joey, you'll never know how unhappy he was down there...~

((I know. I know.~

The old man was laid out in his coffin among baskets of flowers. He looked like a sweet, saintly young man, pure and inwardly devout in contemplative sleep, silent, virtuous with death, richly content on his satin pillow. Joe and Peter agreed that it did not look like him at all.

There was no mournfulness and no eager harassed intensity in that padded and powdered face, but the mother, sentimental in her grief, was moved, even astonished at the transformation the embalmer had wrought in his Brooklyn moratorium. She whispered sorrowfully at the rim of his bier:

((Well now, he looks exactly the way he was when I married him! See how young and handsome they fixed him, isn't it marvelous? Just the way he looked. There, you see him now, that's what he looked like when he was a young man. Poor George, poor George she whispered entreatingly. Peter and Joe and Mickey were mortified with crushing sadness, and clustered around their mother. She preferred to stay there gazing at his youngish face, shaking her head with slow amazement and recollection, and they retired and left her there alone.

They all stood before the bier of the dead father, before the mother who was kneeling and whispering softly over her rosary beads. All these young people, flushed and excited with life, bursting with a thousand things to tell each other, saw, in that silence and brooding candlelight, how all their endeavors and glees and absorptions would end. Yet the stillness that crawled into their hearts was not convincing. Yes, death had happened. but somehow it would not happen to them. It was their own father, and their own bending, repining. rosaried mother, but somehow they themselves would be fathers and mothers who would never end, who would never die, who would never bend and pray over the sad sweet consummation among flowers that they saw there. But when they thought: ~This is my father, this is the man they called George Martin, this is the George my mother called in the house, this is him so sad and excitable and full of fun and arguments, so near now, still alive, I can still see him, I can hear him, where is he? Where is he? THIS IS PAID When they realized that, they looked at each other and knew that they would all die too.

Ruthey was almost angry because her father had been so prettily made up by the embalmer. ((For God's sake, that doesn't look like him! I wanted to see him, I thought I was going to see my father's face again. I thought about it all night long. I said to myself, ~Well, Pa is dead, but, by God, I'm going to have my last look at him.> And now look what they went and done to him! Did you ever see anything so silly'~

At that very moment, the Martin mother was telling her two new sons-in-law how wonderfully her husband looked exactly the way he looked when they were married long ago. They listened with haggard sympathy and sudden affection for her.

In the afternoon the relatives began to arrive. The mother had telephoned the Galloway newspaper the day before from New York and a small notice was printed in the Sunday obituaries there. But in Lacoshua everybody knew that George Martin was dead, almost everybody

knew who he was, and many of them had known him personally in the past. And now, to the amazement of the Martin youngsters, and as the Martin mother watched with her shrewd and an ancient understanding, whole hosts of undiscoverable kinsmen began to arrive at the funeral home. The children knew Uncle Harry Martin and the aunts Martha and Louisa they had been jiggled on their knees many times and they knew a few cousins, but they did not know the strangers who came trooping into the old house smiling sadly at them.

And then came the friends of George Martin, trooping from Galloway, Massachusetts, thirty miles to the south; and they came from around Lacoshua, men who had known him as a boy and had gone swimming with him, men who had worked with him in the sawmills, men who had known his father well, men who had hung around the Lacoshua barbershops with him, who had vied with him for the affection of the town belles in the long ago summer nights. The mother remembered most of them, the children had never seen them and yet it seemed they knew them well. It was all so deeply moving, so deeply mysterious, so deeply joyful to see their father honored and remembered by the intensity of modest sorrowful men.

((There he is,)) said one man softly, holding his hat against his breast.

((Yep. That's George, old Georgie,~ whispered another man, and these two old partners turned slowly, spoke awhile with the widow, smiled at the children, stood about awkwardly, gravely in the candle-flickering parlor for a few minutes, and then left, walking back to the sunny town together.

The great crowd of friends from Galloway was a joy and a solace that tore at their hearts. Old Joe Cartier arrived with his entire family, a gay raucous troop that had enlivened many a party in the old Martin house on holidays. To see them lunging in, one after another with earnest troubled looks of pain and regret, to see their true sadness, their perturbation, their loss, was a sight to warm the soul. Old Cartier had not changed a bit, he was still the big sturdy man who had been Martin's lifelong crony, still the redfaced, stolid, white-haired oldtimer with the powerful bulging stare of unbendable determination, still loyal, still unbending in his feelings.

He stood before the bier gazing at Martin. He held the Martin mother by the hand, shook his head, and said only, ((George, George, you poor kid!)) And he turned away with a griefstricken sense of some impossible mistake.

Martin was dead and they came and stood and passed before his coffin, remembering him as he was ((only yesterday it seems,~ recollecting the huge eagerness of his soul from the powder. ed husk of flesh that lay there. For him death had seemed so impossible, especially to these old friends who had not seen him in the last dark years away from Galloway.

In the morning the burial took place. The mother's people, the Courbets, were there, as well as the Martin relatives. The Martin children noticed for the first time with peculiar impact the tremendous difference between their father's and their mother's people. The Courbets, Uncle Joe and all the others, were whitehaired, calm, almost beautiful people of silence, aloofness, and dignity. Like their mother, nothing fazed them, and they were strong and determined. But the Martins, all of them so abundantly similar to the dead man, were mournful, tempestuous, argumentative, sensitive, nervous, furious.

At nine o'clock the coffin was closed, and four solemn strong young men, Luke Marlowe, Tony Hall, and two of the Martin cousins hoisted the box off the bier and carried it to the hearse in the bright morning sunshine. The Martin boys, even Francis strangely, watched with a proud and inexplicable sense of gratitude, since as sons of the deceased they were not supposed to carry the coffin and the sight of their father was like penitence, humility, labor, and honesty, like all those things as unquestioning as the very honor of mankind itself. They felt no grief any more for their father the modern funeral had done its sleek gloved work but this ritual, this last ritual, was good, and somehow true.

The procession got underway. Luke Marlowe drove the first car with Joe and Patricia sitting in front, and the mother, Ruthey, Mickey and Peter in the back. The others followed in their cars. They proceeded through the streets of little Lacashua following the beflowered hearse, and the townspeople, who all knew the name of the dead man, paused in their Monday morning affairs to watch, the men removing their hats briefly -before walking on. Somewhere a churchbell was ringing, and everywhere Lacoshauns knew that George Martin had died.

((Oh, Ruthey,~ said the mother, gripping her daughter's hand, (<now I know I did the right thing bringing him back home. I'm so glad! And look over there...our little church, where we were married, thirty years ago~

She began to cry, at last, in the privacy of the car with her children, as they passed the old church. Her whole life with the man gripped at her heart and memory, she gazed at the hearse in front and thought of him lying there underneath flowers, and there was a groan in her breast. She had been an orphan, lonely in the world, and then George Martin had found her and married her, and they had lived a lifetime together, and now she was a widow, the mother of grave young people silent at her side. They passed the church beneath the trees, and later the dark house where she was born, and then the places where she had played as a little girl, the place where the circus had come to town with Sitting Bull and Buffalo Bill long ago, the park where she had first seen Martin, the fields where they had strolled under forlorn moons, and then the countryside, the old cemetery under brooding shaggy pines, in the hills, where he was to be buried forever.

TABLE DES MATIERES

Avis i

Introduction 1

Biographies:

Lucien Gosselin 6

Lorenzo de Nevers 7

Juliette Albert 8

Rudy Vallée 9

Rosaire Oion-Lévesque 11

Camille Lessard-Bissonnette 12

Anna Duval-Thibault 13

Jean-Louis Kérouac 14

Soirée 15

Extraits d'oeuvres:

Poèmes de Rosaire Dion-Lévesque 16

Roman ((CANUCK~ 24

Poèmes d'Anna Duval-Thibault 31

Roman ((THE TOWN AND THE CITY~....37